

—Alors?... racontez encore...

Mais à son oreille une voix résonna qui n'était pas celle de René Soraize.

—Ah! Simone, enfin je te retrouve!... Quelle idée de grimper à cette hauteur!

C'était Jean, les joues écarlates, qui arrivait tout haletant de la montée qu'il avait menée bon train, sans descendre de sa bicyclette, avec l'ardeur de ses seize ans.

Simone eut, vers lui, un regard de créature qui s'éveille. Était-il possible qu'à peine un peu plus d'une heure se fût écoulée depuis que son frère l'avait quittée?... Pour elle, un monde nouveau s'était ouvert où elle entraînait, heureuse et confiante infiniment. Comment son frère ne voyait-il pas que, tout à coup, le bonheur était venu à elle?...

Mais il ne s'apercevait de rien. Il expliquait à René, qui ne l'écoutait pas, le pourquoi de sa course solitaire à Ault. Il en racontait les menues péripéties et il ne s'étonnait pas du désir formel exprimé par Simone de revenir tout de suite à Mers. Là elle trouverait Anne dont le cœur allait entendre son cher aveu...

Et tous trois reprirent la route ensoleillée qui, maintenant, semblait à Simone un beau chemin de lumière.

## II

Devant la baie de sa fenêtre large ouverte, Anne de Broye peignait.

Simone n'avait pas dit une parole vaine en qualifiant sa sœur d'artiste. Elle le méritait hautement, de l'aveu même des maîtres qui avaient l'occasion de voir les illustrations qu'elle donnait à des revues artistiques, les aquarelles signées de son nom qui figuraient dans les expositions et lui avaient mérité une véritable réputation parmi les connaisseurs.

Dès son enfance, elle avait aimé la peinture avec passion, peut-être parce qu'elle sentait en avoir reçu le don; et ce don, elle l'avait développé par un travail incessant, malgré la lourde tâche que lui avait apportée la mort de sa mère. Elle avait seize ans, alors. Ce que lui avait coûté son absolu dévouement aux siens, elle ne l'avait confié à nulle oreille. Elle avait été l'amie la plus sûre pour les deux frères nés après elle, maintenant en garnison au loin, pour sa sœur cadette, Marie, que la vie religieuse lui avait enlevée; elle s'était montrée une vraie mère pour Simone, sa fille selon la tendresse, et pour Jean dont la naissance les avait faits orphelins.

Son père se reposait entièrement sur elle. Il lui portait une tendresse, une estime et même une admiration profondes; mais, homme d'action, peu exercé à pénétrer les replis des cœurs féminins, il ne se demandait jamais si elle n'eût pas désiré une existence autre. S'il lui avait scrupuleusement transmis les quelques demandes en mariage venues à elle, fille du monde sans dot, insistant même pour qu'elle ne repoussât pas certaines, il avait été, dans le secret de sa pensée, satisfait de ses refus, car il sentait bien qu'elle

était l'âme d'une maison où sa présence était indispensable. Si elle avait désiré avoir son foyer comme les autres femmes, elle n'en avait rien trahi.

Jamais, non plus, elle ne faisait allusion à la valeur pécuniaire de ses travaux. Seulement, bien des fois, les sommes gagnées avaient été, en silence, versées par elle dans la caisse commune pour équilibrer un budget difficile à établir dans une famille de six enfants, où les études des garçons, leur vie dans les écoles et les garnisons étaient coûteuses.

Dans le monde, les occupations d'Anne de Broye étaient considérées comme un passe-temps de femme très intelligente que le mariage n'avait pas tenté et qui s'était créé une vie conforme à ses goûts. Prodigieusement active, elle menait de front une foule d'occupation, sachant être tout à la fois une femme du monde très élégante, une maîtresse de maison parfaite et une artiste fervente.

Si simple fût-elle et si profondément bonne, elle semblait imposante, peut-être parce qu'elle était grande, d'allure souveraine, avec des traits d'une régularité presque excessive, dont l'expression était un peu hautaine quand le sourire ne les éclairait pas. Comme Simone, elle avait les cheveux très noirs, ondes, qui eussent volontiers enserré son front de boucles capricieuses. Mais fuyant toute singularité, elle les lissait sans pitié. Seule, une petite boucle rebelle gardait sa liberté vers l'une des tempes, donnant une grâce imprévue et originale à ce visage de vierge romaine.

L'après-midi qui s'achevait avait été pour Anne de Broye un vrai jour de congé, car elle avait pu travailler en paix, tous les hôtes de la villa étant partis en promenade. Et maintenant, l'œuvre créée par elle prenait la vie sur le papier, elle se reposait un instant, la tête appuyée sur la main, regardant, les yeux mi-clos, le large horizon de mer qu'elle apercevait de sa fenêtre.

Mais tout à coup un tintement clair de grelot la fit tressaillir. Était-ce déjà Simone et Jean?... Sitôt?... Un accident était-il arrivé?... Elle se leva vivement et se rapprocha du balcon. Oui, c'était bien les promeneurs. Ils paraissaient très gais et leurs machines roulaient du même élan régulier. Pourtant, elle s'écria hâtivement:

—Comment, mes enfants, vous voilà de retour!... Vous est-il arrivé quelque chose?

—Rien de regrettable, Anne chérie. Je vais te raconter, jeta Simone, qui avait sauté à terre à la voix de sa sœur.

Du petit perron de la villa, l'aînée la regardait approcher, un peu étonnée de la voir pensive, si absorbée par quelque songe mystérieux, qu'elle ne remarquait pas la présence de sa sœur.

—Simone!... Eh bien, Simone?... Quelle mine rêveuse!

(A Suivre)